

Alger, 11 juillet

Voir l'Afrique était un de mes vieux rêves; et je voulais la voir, cette terre du soleil et du sable, en plein été, sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement furieux de la lumière.

Tout le monde connaît la magnifique pièce de vers du grand poète Leconte de Lisle:

*Midi, roi des étés, épandu sur la plaine  
Tombe, en nappes d'argent, des hauteurs du ciel bleu.  
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;  
La terre est assoupie en sa robe de feu ...*

C'est le Midi du désert, le Midi épandu sur la mer de sable immobile et illimitée qui m'a fait quitter les bords fleuris de la Seine, chantés par Mme Deshoulières, et les bains frais du matin, et l'ombre verte des bois, pour traverser les solitudes brûlantes du Sahara.

En ce moment, une autre cause donnait encore, pour moi, à l'Algérie un attrait nouveau.

Les populations musulmanes tentaient, disait-on, un dernier effort contre nous. On racontait que l'insurrection était partout, que les anciens habitants fanatisés se soulevaient d'un bout à l'autre du pays, et c'était une occasion peut-être unique de voir cette lutte d'une religion si puissante qu'elle fait des forcenés de tous ses adeptes, contre la civilisation envahissante.

Beaucoup d'autres questions se lèvent et se heurtent en Algérie ; et, chacun à Paris, comme ici d'ailleurs, me semble les trancher avec une hardiesse tranquille doublée d'une suffisance admirable. Les bêtises, énormes à première vue, débitées par les phraseurs avocats attitrés de notre colonie; le point de vue étroit, patriotique si l'on veut, mais odieusement inhumain où ils se placent, donnent un désir ardent de tenter de comprendre quelque chose à cette situation unique au monde des populations algériennes.

*Le Gaulois*, 17 juillet 1881

Article repris par G. Delaisement dans *Guy de Maupassant, le témoin, l'homme, le critique*, « Contribution à l'étude générale de l'œuvre avec des documents inédits ». Par « Algériens », il faut sans doute entendre ici ceux que nous appellerions les Français d'Algérie.

Djelfa, 10 août.

Mon cher directeur,

J'apprends que plusieurs journaux algériens ont répondu avec aigreur à mes chroniques sur l'Algérie.

Comme je me suis trouvé presque toujours en route, aucun de ces articles ne m'est tombé sous les yeux. Je n'en ai entendu parler que par des étrangers, et il m'est fort difficile, par conséquent, de savoir au juste ce qu'ils contenaient.

Voici pourtant, à ce que je crois, les points sur lesquels on m'a le plus critiqué. [ ... ] On m'a reproché [ ... ] d'avoir affirmé que la France envoyait ici ses fonctionnaires avariés. Il n'en est plus ainsi, paraît-il. Tant mieux. Je voudrais bien seulement savoir s'il en a été ainsi et si on n'a pas, pendant longtemps, livré la colonie à bon nombre d'autorités d'un placement difficile dans la mère patrie.

Au fond on m'en a surtout voulu, je crois, de la sympathie que l'Arabe m'a inspirée à première vue, et de l'indignation qui m'a saisi en découvrant quels sont les procédés de civilisation qu'on emploie envers lui.

Nous n'avons, à Paris, aucun soupçon de ce qu'on pense ici. Nous nous imaginons bonnement que l'application du régime civil est l'inauguration d'un régime de douceur. C'est, au contraire, dans l'espérance de la plupart des Algériens, le signal de l'extermination de l'Arabe. [ ... ] Le mot d'ordre est : « Extermination ! » la pensée : « Ôte-toi de là que je m'y mette ! ». Qui parle ainsi ? - Des Algériens d'Alger qui dirigent les affaires à la place du gouvernement. Ils n'ont point vu d'autres Arabes que ceux qui leur cirent les bottes : ils font de la colonisation en chambre et de la culture en gandoura.

Ont-ils parcouru leur pays ? - Jamais. Ont-ils passé huit jours dans un cercle militaire ; puis huit jours dans une commune, auprès d'un administrateur civil, pour se rendre compte de la façon dont les deux principes sont appliqués ? - Jamais. Ils crient : « L'Arabe est un peuple ingouvernable, il faut le rejeter, dans le désert, le tuer ou le chasser; pas de milieu. »

*Le Gaulois*, 20 août 1881